

Allemagne — et le plan Marshall n'en est, à la longue, qu'une copie plus raffinée pour l'ensemble de l'Europe — consiste à éliminer par tous les moyens, y compris des destructions, des concurrents potentiels, d'y répandre des industries américaines qui s'occuperont de la fabrication de pièces de rechange (pour les produits américains) et de maintenir dans l'impuissance les travailleurs en les menaçant de leur couper les vivres quand ils se révoltent ! N'est-ce pas une politique démocratique digne du soutien de tous les « hommes épris de progrès » ?

La bureaucratie soviétique et ses agents stalinien dans tous les pays ont donné, eux aussi, leur réponse à Holmag. Au moment même où la grève des travailleurs allemands contre le démantèlement de leurs usines éclata, le Parti communiste français organisa l'infâme manifestation de Verdun. Exploitant l'indignation justifiée de la population laborieuse devant un ravitaillement de plus en plus insuffisant, les leaders staliniens font arrêter des péniches de sucre sous prétexte qu'elles vont en Allemagne. « Pas de sucre pour les Boches, aussi longtemps que les Français ont faim », disent les dirigeants staliniens. Les pires ennemis des travailleurs d'un pays sont les travailleurs d'un autre pays, voici « l'éducation » stalinienne pour le peuple de France. Plus franchement, cela signifie : « Que les travailleurs allemands crèvent de faim, pourvu que nous gagnions quelques milliers de voix de petits bourgeois chauvins en plus ! »

Quelques jours plus tard, Maurice Thorez, dans une interview à l'organe stalinien tchèque « Rude Pravo », déclare : « DANS TOUS LES PAYS, IL FAUT EXIGER LES REPARATIONS DUES PAR L'ALLEMAGNE » (« Humanité » 28 9-47). Après la constitution du « Bureau d'Information », l'« Humanité » revient à la charge : « Nous sommes les seuls restés fidèles à la politique de réparations », s'exclame Georges Cogniot. Voilà la voie de la lutte « anti-impérialiste » de ceux de Belgique ! Entendez-vous, travailleurs de chez Holmag, ouvriers allemands luttant pour votre droit à la vie ? Les chefs staliniens des pays « alliés » doivent exiger que la troupe vienne vous attacher de force les chaînes sans lesquelles vous ne pouvez plus travailler, plus nourrir vos enfants, plus vêtir vos frères ! Les travailleurs allemands ne vous oublieront pas, Messieurs Thorez et Cogniot !

Enfin, durant la même semaine, devant un congrès de marionnettes soigneusement triées sur le volet, Walter Ulbricht, chef spirituel du SED, le parti stalinien de la zone d'occupation orientale en Allemagne, s'est efforcé dans un discours général de justifier les accablantes et continues mesures de pillage de la bureaucratie soviétique en Allemagne. Il a demandé aux travailleurs allemands « d'admettre une fois pour toutes » le fait de la défaite causée par Hitler et l'obligation de « payer » pour les destructions terribles perpétrées par les soldats allemands en Russie. Que les Russes enlèvent maintenant au pays ses chemins de fer ; qu'il n'y ait plus que 5 ou 10 % de l'industrie qui y travaillent pour les besoins de la population allemande (« Economist »), que l'avenir du prolétariat soit ainsi mis en question pour les décades (« Economist »), que l'avenir du prolétariat soit ainsi mis en question pour les décades (« Economist »), que l'avenir du prolétariat soit ainsi mis en question pour les décades (« Economist ») ! Lui non plus, les gars de chez Holmag ne l'oublieront pas. Le chemin d'émancipation du prolétariat allemand devra passer sur le corps du capitalisme comme sur celui des traîtres staliniens à la classe ouvrière. Holmag sera dorénavant un symbole. Le général Clay et Maurice Thorez auront prononcé, eux aussi, des paroles symboliques. Les ouvriers ne méconnaîtront pas la valeur de ces signes.

WRIGHT

La dépression a-t-elle déjà commencé aux États-Unis ?

L'ATTENTION du monde entier est aujourd'hui concentrée sur la santé de l'économie américaine. Il y a suffisamment de raisons à cet intérêt, l'avenir du capitalisme mondial dépendant du cours de la production aux États-Unis. On soulève par conséquent avec de plus en plus d'insistance les questions suivantes : Quelle est la situation présente de l'économie des États-Unis ? Dans quelle direction se développe-t-elle ? Quelles sont les perspectives d'avenir immédiat ? Nous nous proposons de soumettre quelques réponses à ces questions.

Les premiers signes indiquant que

tout n'allait pas pour le mieux apparurent vers la fin de septembre 1946 dans le secteur de la distribution. Les stocks des fabricants, des grossistes et des petits commerçants commencèrent à s'accumuler au rythme d'un milliard par mois. (Nous renvoyons le lecteur à l'article d'« Art Preis », « Tendances économiques aux États-Unis », paru dans le numéro de janvier 1946 de « Fourth International » et à l'éditorial du numéro de décembre 1946, de cette revue, pour une analyse de cette première étape du cycle économique descendant, l'étape du « tournant critique » dans le boom.)

Une nouvelle étape commence

Aujourd'hui, ces indices significatifs ne se limitent plus au secteur de la distribution, mais se montrent dans le secteur décisif de la production. La première chose à remarquer est une baisse de la production industrielle et du nombre total de travailleurs employés, première baisse depuis le début du boom d'après guerre en septembre 1945. Cette baisse a commencé vers la fin d'avril. Durant le premier trimestre de cette année, de janvier à mars, la production industrielle, d'après l'index corrigé du Federal Reserve Board, continuait à se maintenir à son niveau culminant d'après guerre de 189 : la main-d'œuvre non agricole se maintenait à 42 millions et demi de personnes, tandis que l'armée des chômeurs oscilla autour du « niveau normal de prospérité », de 2 millions et demi.

Le changement qui se produisit en avril n'était point spectaculaire. Au début de mai, la production industrielle avait baissé de deux points pour tomber à 187 ; à la fin de mai, elle glissait encore de deux points vers 185. Le nombre d'usines qui diminuèrent ou arrêterent leur activité restait également relativement petit.

La plus lourdement touchée fut l'industrie de luxe (fourrures et bijoux) et celle des vêtements et des textiles : 35 à 40 des quelques centaines de filatures de laine de la Nouvelle-Angleterre

fermaient leurs portes, tandis que d'autres limitaient leur production. La dépression dans les textiles s'étendait vers le Sud où elle provoqua des diminutions brutales de production dans les secteurs de la peluche, de la tapisserie, de la bonneterie, de coton, des nylons et des mouchoirs. Des événements de même nature furent observés dans l'industrie du cuir et des souliers.

En contraste avec cette chute dans le secteur des produits non durables, la production des produits de consommation durables continuait à se développer à un rythme qui battait tous les records, bien que certaines diminutions se soient manifestées également dans la production des équipements d'éclairage, des produits d'aluminium, de la radio et des meubles. Mais cela n'eut guère d'influence sur la production totale des produits durables, qui se maintenaient à son niveau record de 225 % de la production de 1935-1939.

L'industrie lourde, l'acier, le charbon et le pétrole maintinrent également leur niveau de production, ainsi que le fit toute la métallurgie. Le seul nuage dans ce ciel serein était l'aluminium, le premier métal important touché par la dépression. La Reynolds Metal Co ferma son usine à Longview (Etat de Washington), d'une capacité de 60.000.000 de livres par an, et aban-